# Théâtre Français. *Amphitryon*.

Depuis que Mlle Leverd a pris le rôle d'Alcmène, depuis qu'elle y a obtenu le succès le plus flatteur, Amphitryon va être mis au courant du répertoire et reparaîtra souvent : on ne peut jamais se plaindre de voir trop souvent une pièce de Molière ; mais ceux qui fréquentent habituellement le théâtre, peuvent désirer qu'on n'use pas les bonnes pièces, et que le spectacle soit varié. Les actrices consultent leur gloire avant nos plaisirs, si cependant il est possible de séparer nos plaisirs de leur gloire ? Je vois que chacune de celles qui sont en faveur a son jour et ses pièces ; communément elle occupe tout le spectacle. Le Vieux Célibataire, Les Trois Sultanes, La Femme Jalouse, Le Legs, La Gageure, forment le domaine de Mlle Leverd ; elle vient encore de réunir à son empire Alcmène dans Amphitryon. Mlle Mars a de même ses pièces favorites et ses jours de triomphe ; Mlle Bourgoin a les seins : l'essentiel est que les pièces où brille l'actrice soient aussi de bonnes pièces pour le spectateur ; et que ces petits répertoires particuliers se renouvellent et se rajeunissent par de fréquentes acquisitions.

Amphitryon était précédé du Vieux Célibataire : c'était une assez belle journée pour Mlle Leverd. Il est vrai que Le Vieux Célibataire est bien vieux, bien usé, bien cassé ; il faut que Mad. Evrard ait un grand fonds de jeunesse, de talent et de beauté, pour attirer encore du monde à une pièce dont on est rassasié. Il y a plus de roman que de comédie dans Le Vieux Célibataire ; les valets sont de la comédie, et les maîtres du roman. Amphitryon n'est pas beaucoup près si rebattus que Le Vieux Célibataire, mais il est encore plus romanesque, du moins relativement à nos idées et à nos mœurs : le merveilleux, qui en est la base, ne peut se concilier avec les principes de la bonne comédie. Jupiter et Mercure sont des personnages qui semblent appartenir à la Bibliothèque Bleue ; la ressemblance parfait de l'un avec Amphitryon, et de l'autre avec Sosie, sont des miracles de la fable ; et l'abus que fait Jupiter de son pouvoir divin pour tromper une honnête femme et déshonorer un brave homme, est dans non mœurs une infâme bassesse. Nous ne sommes pas assez dévots à Jupiter pour la respecter et quoique peu scrupuleux sur la foi conjugale, nous trouvons dans l'action du maître des dieux une fourberie plutôt qu'une bonne fortune. Il serait plus conforme à nos idées et à notre goût que Jupiter fût un séducteur habile, qui assiégeât le cœur d'Alcmène dans les formes, et l'emportât d'assaut. Prendre la figure du mari nous paraît un mauvais moyen de plaire à la femme ; ce n'est qu'une vile escroquerie, indigne, je ne dis pas d'un dieu mais d'un galant homme. Cependant de toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, comme dit Figaro, un mari trompé, une femme abusée n'importe comment sont toujours pour nous des personnages comiques et une source de plaisanteries.

Il n'en était pas de même chez les anciens, qui envisageaient ce sujet d'un autre œil : Amphitryon était pour eux un drame saint, une pièce religieuse ; des spectateurs païens, persuadés de la divinité et de la puissance de Jupiter, adoraient jusqu'aux caprices les plus coupables de leur dieu, et croyaient qu'il faisait trop d'honneur à Amphitryon en choisissant Alcmène pour être la mère d'Hercule. Ils ne voyaient dans cet adultère que la naissance d'un héros immortalisé par son courage ; et s'ils se permettaient de rire, c'était uniquement des infortunes de Sosie, de la colère, et de l'étonnement d'Amphitryon. Voilà pourquoi dans les fêtes célébrées en l'honneur de Jupiter, on avait coutume de représenter l'Amphitryon de Plaute, qui consacrait la mémoire d'un de ses exploits les plus libertins. La comédie était une des cérémonies de cette solennité sacrée ; et en général, il y avait chez les Païens tant d'affinité entre la religion et le théâtre, que les premières représentations théâtres qui eurent lieu à Rime, furent établies pour apaiser la colère des dieux dans une calamité publique.

Voltaire fait, au sujet d'Amphitryon de Plaute, une réflexion qui pourrait faire soupçonner qu'il ne connaissait pas la pièce, quoiqu'il en cite deux vers traduits en français. « Il n'y a, dit-il, que ceux qui ne savent pas combien les hommes agissent peu conséquemment qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre des même dieux qu'on adirait dans les temples. » Ce n'était pas la peine de prendre un ton si grave et si philosophique pour n'énoncer qu'une erreur. On ne se moque point de Jupiter dans la comédie de Plaute ; c'est au contraire Jupiter qui se moque d'Amphitryon. Les anciens regardaient Jupiter en sa qualité du maître des dieux et des hommes, comme au-dessus de toutes les lois ; ils croyaient que la morale n'était pas faite pour lui et lors même qu'il outrageait si cruellement le général thébain et sa vertueuse épouse, ils ne voyaient dans cette injustice qu'un trait de la puissance divine, qui se joue à son gré des faibles mortels. C'était dans les Païens un aveugle fanatisme, mais non pas une inconséquence.

Une remarque qui me paraît plus juste et plus imposante que celle de Voltaire, c'est que dans ces temps d'une déplorable superstition les dieux avaient les vices des hommes, et les hommes les vertus des dieux les adorateurs d'un libertin tel que Jupiter, d'une prostituée telle que Vénus, eurent pendant plusieurs siècles des mœurs très pures ; dans les beaux jours de la Grèce et de Rome, l'adultère fut très rare ; dans l'espace de cinq cents ans on ne vit à Rome qu'un divorce ; ce fut lorsque cette religion impure s'affaiblit que les Romains se corrompirent, et s'avisèrent d'imiter des dieux auxquels ils ne croyaient plus.

On dit que Mad. Dacier avait fait une dissertation pour prouver que l'Amphitryon de Plaute était supérieur à celui de Molière ; mais qu'ayant appris que Molière faisait une comédie sur Les Femmes Savantes, elle craignit d'y avoir une place, et supprima sa dissertation. C'est un conte pour rire aux dépens de Mad. Dacier : si cette femme savante avait réellement fait la dissertation, elle ne l'aurait pas supprimée dans la crainte des railleries de Molière ; et si Molière avait voulu mettre Mad. Dacier sur la scène, le sacrifice de la dissertation ne l'aurait pas détourné de ce dessein.

Pour ce qui concerne la comparaison de l'Amphitryon latin et de l'Amphitryon français, je ne serais pas étonné que Mad. Dacier eût préféré la pièce latine ; c'était une Française que son éducation et ses études avaient pour ainsi dire naturalisée Grecque et Romaine. Mais tous nos littérateurs français, esclaves des préjugés de leur nation, n'hésitent point à décerner la palme à Molière ; ils ne parlent même qu'avec mépris de Plaute, avec lequel ils sont peu familiers. Pour juger avec quelque impartialité, il faudrait un philosophe également versé dans la connaissance de la langue et de la littérature latine et française, capable d'oublier son éducation, le goût et les mœurs de son siècle, pour tenir la balance égale entre les deux auteurs et les deux nations, et séparer le local et l'arbitraire d'avec le beau universel et absolu ; ce qui est prodigieusement difficile, pour ne pas dire impossible, surtout lorsqu'il s'agit d'une comédie. Voilà pourquoi de grands philosophes, tels que Voltaire et Bayle, ne l'ont pas été assez pour établir ce parallèle avec une sorte d'équité : au lieu de comparer Plaute et Molière, ils ont exalté Molière et dénigré Plaute, n'ayant pas la force de s'élever au-dessus de leurs préventions en faveur de leur pays et de leur siècle.

Voici l'exacte vérité : Plaute a de très mauvaises plaisanteries, qui annoncent une civilisation peu avancée, une société où il n'y avait pas assez de luxe et de raffinement dans les mœurs pour perfectionner le goût. Molière, sous ce rapport, est très supérieur à Plaute ; il a eu l'avantage de vivre à l'époque de la perfection du système social en France, mais par combien d'autres endroits, Plaute ne l'emporte-t-il sur Molière : la comédie du poète latin est plus naturelle, plus vraisemblable, plus conforme aux mœurs et aux opinions du siècle et du pays pour lesquels elle a été faite ; dans la pièce de Molière, on ne voit qu'une fiction extravagante, un conte des Mille et Une Nuits, sas aucun rapport aux idées et aux mœurs françaises. Tout le fond appartient à Plaute ; c'est lui qui a fourni toutes les situations, tous les caractères, toutes les scènes, à l'exception de celles de Cléanthis et de Sosie, comme le reconnaît Voltaire lui-même. Le Jupiter de Plaute vaut mieux que celui de Molière ; le poète français, par égard pour les précieuses de son temps, prête à son Jupiter une métaphysique très déplacée ; et dans une scène trop longue, parce qu'elle est froide et ennuyeuse, il lui fait établir une distinction subtile et quintessenciée entre l'amant et l'époux, distinction très opposée au caractère que la mythologie donne à Jupiter. C'est une grande erreur de s'imaginer que le copiste, pour avoir évité quelques fautes de l'original, lui soit supérieur, lorsqu'il lui doit toute la partie du génie et de l'invention, si importante surtout dans l'art dramatique. S'il est vrai, en poésie et en éloquence, qu'une pensée appartient à celui qui a su l'exprimer avec le plus de force et d'élégance, il est faux dans la poésie dramatique que l'imitateur d'une pièce de théâtre soit au-dessus de l'inventeur et du créateur, parce qu'il a rectifié dans la copie quelques parties de son modèle.

Voltaire ne s'est pas contenté d'immoler Plaute à Molière ; il lui sacrifie encore, tout aussi injustement, une autre victime bien plus considérable ; c'est Lucien, le plus bel esprit de son siècle : il devait à ce titre attendre quelques égards d'un écrivain qui fût aussi le plus bel esprit de son temps. Il y a même entre ces deux beaux esprits un rapport assez marqué ; car l'un et l'autre se sont fort égayés aux dépens de la religion de leur pays. Le système de l'un et de l'autre fut aussi de se moquer de tout : mais Lucien fit la guerre aux faux philosophes, Voltaire en fut le patron et le dieu ; ce qui met entre Lucien et lui une énorme différence. L'un et l'autre ont manié supérieurement l'arme du ridicule, et je ne sais si pour la bonne plaisanterie je ne donnerais pas la préférence à Lucien.

Molière a fait un prologue dont l'idée est dans Lucien. L'auteur grec suppose très ingénieusement que Jupiter voulant prolonger la nuit qu'il va passer avec Alcmène, envoie Mercure pour défendre de sa part au soleil de se lever comme à l'ordinaire. Molière n'a pas eu de peine à mettre la nuit à la place du jour, il suppose que Mercure, par l'ordre de Jupiter, va trouver, non pas le dieu du jour, mais la déesse de la nuit, pour lui recommander se promener plus lentement dans le ciel, et ne pas disparaître aussitôt que de coutume. Écoutons maintenant Voltaire, qui tranche avec sa légèreté naturelle : « Ceux qui ont dit que Molière a imité le prologue de Lucien, ne savent pas la différence qui est entre une imitation et la ressemblance très éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit et de Mercure, avec le petit dialogue de Mercure et d'Apollon dans Lucien. » Je sais très bien la différence qui est entre un littérateur éclairé, impartial, et un écrivain frivole prévenu, mal instruit. Si je voulais faire une mauvaise plaisanterie, je dirais que le dialogue de Lucien ressemble à celui de Molière comme le jour à la nuit ; mais ne badinons point : le *petit* dialogue de Lucien est excellent, meilleur que l'*excellent* dialogue de Molière, d'un meilleur ton, et surtout plus précis ; c'est peut-être pour cela que Voltaire l'appelle *le petit dialogue*. Lucien a non seulement le mérite de l'imagination, puisque l'idée principale lui appartient, mais encore celui de l'exécution, qui est fine et délicate, et où respire l'atticisme avec toutes ses grâces : Molière est diffus et prolixe.

Amphitryon est fort bien jouée : Mlle Leverd a beaucoup de noblesse et de décence dans Alcmène ; Damas est un peu outré dans Amphitryon : peut-être cette exagération lui est-elle nécessaire pour échapper au ridicule de sa disgrâce et à l'avilissement qui, dans nos mœurs, en est la suite. Thénard est très comique dans le rôle de Sosie, et Mlle Emilie Contat très naturelle et très piquante dans celui de Cléanthis.

Geoffroy.